

Commentaires

Number 27, March–April 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20715ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

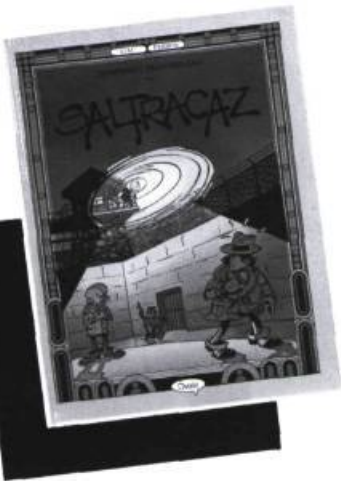
0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1987). Review of [Commentaires]. *Nuit blanche*, (27), 74–75.



SALTRACAZ

Perron et Viau
Ovale, 1986; 10,95 \$

La parution de *Saltracaz*, le deuxième volume des aventures d'Humphrey Beauregard confirme le jugement de ceux qui avaient vu en *Elless Nut l'incorrigible*, l'album le plus achevé de la jeune histoire de la bande dessinée québécoise.

Yves Perron assure avec maîtrise l'illustration et la mise en scène de cette parodie policière baignant dans l'atmosphère *incorruptible* de la Prohibition, alors que Normand Viau propose une intrigue cohérente de bout en bout même si elle est fertile en rebondissements. On est presque tenté d'y voir une sorte de *Tintin en Amérique* à la québécoise. Savoir-faire emprunté à la grande école belge donc; parenté évidente mais qui a le mérite de se hisser au niveau des Turk, de Groot et autres bédésistes européens qui œuvrent actuellement dans le registre de la parodie policière tout public.

On reprochera peut-être la fadeur de certains jeux de mots, ainsi que la récurrence des poncifs du genre mais le ton de l'ensemble garantit une heure de divertissement pendant laquelle on aura le plaisir, très rare, d'une lecture québécoise du mythe policier américain au lieu du *doublage* européen auquel doit ordinairement se soumettre l'amateur de bandes dessinées.

Le héros-pastiche d'Humphrey Bogart prend de la consistance dans ce deuxième tome, ainsi que son faire-valoir, un surprenant associé noir à l'éducation et à l'humour très *british*. Réunion de l'école policière anglo-saxonne avec le *détective story* américain qui démontre que nos auteurs ont fait leurs classes. Sans parler des fréquents clins d'œil au cinéma américain. Tout ça donne confiance en la perpétuation de la série. Surtout que les éditions Ovale continuent de produire d'aussi beaux albums.

Bertrand Côté



LE BOUT DE LA PISTE

Giraud et Charlier
Novedi, 1986; 8,95 \$

Du cinéma. Ça commence comme «Il était une fois dans l'Ouest» pour finir comme un roman Harlequin. Entre les deux, pas de temps mort. Avec un crescendo dans l'action peu après le milieu de l'album: planches 31 et 32 — pour échapper aux deux affreux qui veulent lui réchauffer la plante des pieds, Blueberry fonce tête baissée vers l'ouverture la plus proche: une pièce dont il bloque la porte. À peine à l'intérieur, il se rend compte que la chambre n'a pas d'autre issue... On revient à l'extérieur où ses poursuivants, sûrs d'eux, révolvèrent la serrure qui vole en éclats, coup de bolto dans la porte qui s'ouvre à la volée. Et là, changement de plan, la caméra de Giraud monte pour observer, et nous avec, la chambre en plongée où se précipitent les deux terreurs, arme au poing, bras tendus. Tout de suite stoppés dans leur élan: la pièce est vide!

Frustrés ils sont, et nous plus encore, puisque observateurs privilégiés, tout là-haut dans les cintres du décor. On redescend sur terre et ça va très vite après ça, on ne respire plus jusqu'au bas de la page: les tueurs vident leurs colts tour à tour dans un réduit caché par

un rideau, puis, brusque volte-face, à travers le miroir d'une armoire. Rideau tiré, porte ouverte, il faut se rendre à l'évidence, les lieux sont vides! Et Blueberry, astuce géniale du scénario, qui sort d'où on ne l'attendait pas, miaulement des balles qui se croisent, lente glissade d'un des poursuivants, atteint en plein front, le long du mur sur lequel il laisse une trace sanglante...

J'ai dû attendre le lendemain, un jeudi, le 21 août, pour connaître la suite. Plaisir et inconvenient du feuilleton, *Le bout de la piste* a en effet été publié cet été dans le quotidien français *Libération*. Outre le titillement de l'attente, le procédé permet d'apprécier pleinement le découpage, le rythme, la relance continue de l'action, jour après jour. Et d'admirer à sa juste valeur le travail de Giraud, en noir et blanc. Magnifique album, peut-être le meilleur de la série, où l'on retrouve quelques fantômes du passé, surgis de l'enfer, qui régleront à Blueberry de régler définitivement ses comptes.

Dernière vignette: Blueberry salue de la main. Il peut se marier! jamais héros de western n'aura poussé l'anticonformisme jusque là... Ses compagnons le regardent s'éloigner en bougonnant. Mais à travers les paroles désabusées — teintées d'un machisme qui s'ignore — du vieux courrier de pistes qu'est Red Neck envers le chum qui s'éloigne pour de bon, le

scénariste a-t-il voulu nous annoncer de nouvelles aventures?

Dominique Duffaud

LA VÉRITABLE HISTOIRE D'ASHE BARRETT

Vincent Hardy
Vent d'Ouest, 1986;

Il est rare d'ouvrir un nouvel album des éditions Vent d'Ouest par les temps qui... soufflent. À vrai dire, de mémoire, rien depuis *Pacush Blues* et la saga de ses rats philosophes. Les amateurs de bande dessinée marginale en quête de nouveaux auteurs aux formules expérimentales devaient continuer à se replier vers des avenues aux impératifs souvent moins honorables. C'est pourquoi la parution sur les tablettes du libraire spécialisé de *La véritable histoire d'Ashe Barrett* suscite l'intérêt et mérite quelques commentaires.

Ashe Barrett, improbable héros issu du croisement de tous les Mad Max et Lucky Luke de la terre, possède bien la dégaine de ses pairs, mais sûrement pas l'efficacité belliqueuse du premier ni le flegme du second. Un anti-héros parodique donc. Ceci posé en sept pages qui laissent deviner un épais mystère à élucider. Le lecteur est captivé et sera d'autant plus déçu à la page... quarante-sept et demi!

Car tout l'album est un gigantesque malentendu. On verra le pauvre Ashe tenter désespérément d'apprendre le contenu d'une mission confiée par une organisation secrète. Et on saura à l'avant-dernière page que cette mission est annulée faute d'espace pour la mener à terme!

Domage car l'aspect accessoire de l'album, le décor, fait regretter l'absence d'une véritable aventure. Un univers trouble, une suite de landes brumeuses parsemées d'épaves de véhicules, où des sous-marins émergent du sol et où l'on ne s'aventure pas sur du banal



bum qu'elle introduit. On accuse d'abord le laminage qui pervertit les couleurs puis on en veut aux personnages de poser, coiffés impeccablement comme sur ces tragiques photos de journal où le président de l'Association des producteurs de poutine de la région 03 accepte, contre molle poignée de main réglée par Dali, un chèque du député Audacieux Tremblay.

L'information d'abord de Piotr mérite qu'on aille au delà de la couverture, question de découvrir un protagoniste décoiffé dont le nom est en soi un programme: Marc Édito, affligé d'un patronyme raccourci, transporte un leitmotiv existentiel tout aussi court — *je suis là* — du bar au bureau de rédaction, du plumard au goulag. C'est qu'il est là, se constituant comme personnage à ses propres yeux à défaut de s'imposer aux autres, des nanas bien en chair, l'esprit toujours ailleurs, c'est-à-dire loin des obsessions de ce pauvre Marc. Piotr s'engage donc dans les brisées de Franc et Lauzier, campant une société de cocktail, mais sans la prolixité intello et baba-cool de ses prédécesseurs — au contraire, le dialogue très elliptique est parfois réduit à la seule mention des prénoms des protagonistes. Le langage humain a beau se fonder sur la fatalité de l'incommunicabilité, on peut arriver au même résultat en disant seulement «Marc! — Édith!».

Piotr crée pour ses personnages des environnements très texturés et peu soucieux de perspective. Comme il n'a pas le chromatisme bégueule, ses planches laissent jaillir de grandes doses de vivacité. L'attention portée à l'architecture, aux chevaux-vapeur bibelots, aux moquettes et — surtout — aux costumes nous vaut une seconde trajectoire de lecture, celle qui flotte au-dessus du comique de situation et de l'ellipse dialogique et qui raconte l'histoire tout aussi palpitante des rapports de volumes et de couleurs.

Gilles Pellerin



LA FEMME PIÈGE

Enki Bilal

Dargaud, 1986; 13,95 \$

Il est des cas où rendre compte de la lecture critique d'un bouquin, puis sanctionner l'utilité de se le procurer, relève du plus pur paradoxe. C'est à cette prouesse intellectuelle que nous confine Enki Bilal avec son dernier album *La femme piège*. Une formule figée en dirait ceci: de l'inconvénient d'avoir déjà lu Bilal avant cet album.

Décevant...

Album décevant parce que, pour la première fois, un album de Bilal ne détrône pas son précédent. Plus, celui-ci est un amalgame d'emprunts: la matière de *La foire aux Immortels*, la symbolique du sang de *Partie de chasse*, la technique de pointe de *Los Angeles*. *Partie de chasse* demeure donc le chef-d'œuvre et Bilal est bien jeune pour avoir déjà atteint ses limites.

Décevant parce que, non content de se pasticher, Bilal copie sans vergogne certaines scènes fortes du cinéma populaire des dernières années, sans même un clin d'œil. Étalées au premier degré de lecture, on retrouve les séquences-chocs d'*Alien* et, pire encore, le délire schizophrénique de *The Shining*. Comme quoi «All work and no play makes Enki a dull boy»...

Décevant parce que l'idée de base, la transcription de dépêches journalistiques dans le passé, pleine de potentiel, devient très rapidement anecdotique et ne fournit matière

qu'à un encart, gadget en prime qui à lui seul contient plus que l'album. En fait, *La femme piège* est une histoire dont les pistes se détruisent au fur et à mesure qu'elles se présentent. Reste un collage d'impressions empruntées à l'actualité et donc déjà dépassées parce que Bilal n'en garde que le côté sensationnel.

Et s'il transpose le chaos libanais dans un Berlin sans objet, on se prend à regretter de ne pas trouver à Londres un match de football agrémenté par les facéties de quelques hoolligans. Chose certaine, on s'ennuie de Christin.

Décevant parce que la narration est piquée d'incongruités. La plus insultante pour l'imagination du lecteur demeure la justification de l'association Horus-Nikopol (cf. *La foire aux Immortels*) par le principe de l'emprunt du corps du second par le premier. J'ai eu beau m'arracher les yeux, je n'y devine pas l'ombre d'une transmigration. L'utilité de leur relation est donc une aberration. Et l'excuse de l'hallucination pour effacer du récit deux meurtres, des litres de sang et une douzaine de pages, constitue une ficelle bien usée.

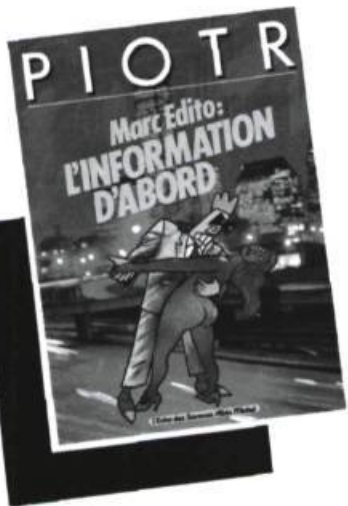
De fait, la tendance de Bilal à justifier a posteriori par la narration certaines scènes, loin d'éclairer le propos, suggère plutôt qu'on place bien bas l'intelligence du lecteur, tout au désir de démontrer sa virtuosité. Et que celui-ci aura bien fait d'éviter une dépense somptuaire en oubliant *La femme piège*.

Et pourtant...

Pourtant un dessin de Bilal demeure un chef-d'œuvre de virtuosité graphique qu'il vaut toujours la peine de découvrir. Et puis Horus est décidément un dieu bien sympathique même si parano. Enfin, un album de Bilal si imparfait soit-il demeure encore bien au-dessus de l'ensemble de la production.

À vous de décider donc. Quant à moi, bien sûr, j'ai cédé...

Bertrand Côté



MARC ÉDITO

L'information d'abord
Piotr

Albin Michel/Écho
des savanes, 1986; 14,45 \$

Je n'arrive pas à comprendre le principe de marketing qui impose aux fabricants de bandes dessinées de mettre en couverture l'image la moins plastiquement représentative de l'al-